

## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.*

P A R I S.

Ce 30 Mai 1813.

Autrefois les étoffes de lin ou de coton régnoient sans partage dans la saison du printemps : la mode les consacroit exclusivement, et c'eût été un grand contresens pour une jeune femme que de porter de la soie. Aujourd'hui le négligé élégant exige de la soie. Une étoffe légère zébrée, chinée ou à carreaux est presque de rigueur. Les manufactures de Lyon le disputent à celles de Rouen, et la mode se partage également entre elles. Les toiles rayées, les percales unies sont employées en robes, et les étoffes chinées en par-dessus.

Ce qui a fait le plus de plaisir à l'ouverture de Tivoli est une quadruple escarpolette à moulinet. On danse à droite de la grande allée, en face du café, comme en 1797, époque où M. Ruggiéri dirigeoit cet établissement. Le feu d'artifice a répondu à l'attente du public.

Coblentz est désert, même à la chute du jour. Il n'y avoit, ces jours derniers, que cinq ou six personnes, tandis qu'on se pressoit entre deux rangs de chaises sur le boulevard Montmartre, à droite et à gauche du Théâtre des Variétés.

Le poëme du *Prince Troubadour* est un peu froid, un peu languissant, le sujet en est un peu usé ; mais à quelques mots du dialogue, à l'enchaînement des situations, à la facture des scènes, on reconnoît un homme du métier. La musique est vive et légère, les chants sont simples et gracieux, l'accompagnement en est savant et agréable à la fois ; et l'on y reconnoît

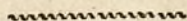


l'homme de talent. Au total , l'ouvrage mérite le succès qu'il a obtenu. Quand on n'est pas très-riche pourquoi se montrer trop difficile ?

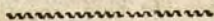


Un mari examinoit le compte de la marchande de modes de Madame , et trouvoit pour chaque jour un bouquet de fleurs artificielles. Oh , c'est trop fort ! s'écria-t-il ; qu'on aille me chercher cette artiste , je veux la convaincre de friponnerie. La marchande de modes arrive. Ah ! vous voilà , madame , lui dit le mari ; je ne prétends pas discuter avec vous les divers articles de votre mémoire qui présentent plus ou moins de louche ; mais celui-ci est évidemment surchargé. Comment ! pendant deux mois vous avez fourni chaque jour à ma femme une touffe de fleurs artificielles ? Oui , monsieur , répond l'artiste sans s'émouvoir , tantôt pour son chapeau , tantôt pour son corset. — N'importe, madame, mais vos fleurs artificielles ne durent donc qu'un jour ? — Oui , monsieur , et le reproche que vous croyez me faire est , à mes yeux , un compliment : si les fleurs que je fabrique ne durent qu'un jour , elles n'en ressemblent que davantage aux fleurs naturelles. Que répondre ? Se taire et payer. C'est ce que fit le mari.

#### LE CENTYÈUX.



Pothier a fait le succès du *Ci devant Jeune Homme* , et il est probable que M<sup>me</sup>. Baroyer fera celui de la *Ci-devant Jeune Femme* , vaudeville nouveau de MM. Simonin et \* \* \* , que l'on vient de donner aux Variétés. Pothier , d'ailleurs , la seconde fort bien dans le rôle d'un fat nommé M. Clignotte. A la première représentation , le dénouement a été mal accueilli , mais dès la seconde aucun sifflet ne s'est fait entendre. Cette bluette ne peut déplaire aux dames de 50 ans , au contraire , elle est à leur avantage , puisque la ci-devant jeune Femme ne se met un instant à la mode que pour mistifier une jeune cousine impertinente et un petit-maitre ridicule.



La fluctuation d'idées et de goûts en fait de modes est causée par tant de motifs vrais ou faux , blâmables ou plausibles , qu'on ne peut la critiquer ou l'approuver sans avoir également tort ou raison. Il n'est qu'un genre de modes que l'on doit proscrire ; ce sont celles qui attaquent la morale , et celles qui détruisent notre santé et notre fortune. Que les maris , les tuteurs , les amans cèdent donc aux caprices de ces dames , lorsqu'elles préféreront les fables de Dorat à celles de La Fontaine , les chapeaux du Palais-Royal aux capotes de la rue Vivienne , le théâtre des Variétés à celui des Français ; mais qu'ils résistent impitoyablement , lorsqu'elles voudront leur prouver que la médisance rend aimable , que le bal donne un teint frais et que la bouillotte



enrichit. On les boudera , on les grondera ; mais qu'y faire ? ne me suis-je pas attiré la réputation d'un malhonnête , d'un vilain , parce que j'ai refusé à ma femme un cachemire de mille écus , et que , dégoûtée successivement d'un perroquet , d'un singe , d'un carlin et d'un écureuil que je lui avois achetés , elle n'a pu obtenir de moi un petit animal à la mode... un éléphant ! mais votre femme est folle , me dira-t-on , un éléphant ! Ma femme est jeune , jolie , d'une légèreté , d'une inconstance de goûts telle que j'espère que demain elle ne songera plus à sa bête , et qu'elle voudra bien se raccommoder avec moi jusqu'à nouvel ordre.

AL. G \*\*\*.

~~~~~

*Eudoxie, ou l'Amie généreuse*, par Henri V. . . . n , auteur du roman d'*Ordre et Désordre*, ou les *Deux Amis* (1).

Le but de cet ouvrage est de prouver qu'il y a dans l'accomplissement de ses devoirs , une satisfaction ; et dans la pratique de la vertu , un charme qui disposent aux actions généreuses. Eudoxie va s'immoler sans regret pour servir l'amitié ; et , par obéissance , elle prendra un mari dont le caractère est en opposition avec ses goûts.

Alphonsine avoit été trompée par Montigny , l'un des admirateurs d'Eudoxie , et en étoit abandonnée. « Si M. de Montigny , écrit-elle à son amie , s'étoit borné à te donner la préférence sur moi , malgré la douleur d'être forcée de renoncer à lui , j'aurois pu lui pardonner. Auprès de toi , je suis entièrement éclipsée ; mais ce que je lui reproche , c'est de ne pas m'avoir éclairée sur son peu d'attachement pour moi ; c'est de m'avoir laissé croire à sa tendresse ; c'est d'avoir laissé croître dans mon cœur un feu qui a triomphé de ma raison ; c'est enfin . . . et j'en fais l'aveu en rougissant . . . c'est de m'avoir fait oublier tous mes devoirs.

« Vertueuse Eudoxie ! Tu ne peux croire qu'élevée à côté de toi , dans ces pieuses et sages maximes qui ont si bien germé dans ton ame , j'aie pu succomber ainsi à un coupable égarement . . . . . comme si le ciel s'étoit hâté de faire tomber sur moi le châtiment de ma faute , des suites manifestes me la rappellent sans cesse.

« . . . . . Peut-être aimes-tu Montigny ; peut-être déchiré-je ton cœur en te demandant de renoncer à lui , et de lui tracer la route qu'il doit suivre ; mais ton ame connoît si bien le charme de la vertu , que les affections terrestres lui résistent sans peine . . . Bonne Eudoxie , j'attends mon arrêt. »

---

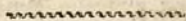
(1) Deux volumes in-12 ; prix : 4 francs , et 4 francs 50 centimes , port franc ; à Paris , chez Janet et Cotellé ; libraires et marchands de musique de Leurs Majestés Impériales et Royales , rue Neuve des Petits-Champs , n<sup>o</sup> 17.



Nos lecteurs pressentent la décision d'Eudoxie. Montigny devint l'époux d'Alphonsine. Celle-ci voulut voir Paris. Son mari eut l'imprudence de l'y laisser seule. Les visites d'un chevalier de Bercourt, qui se faisoit appeler le comte de Favannes, devinrent fréquentes, et la coupable épouse de Montigny oublia combien le nom qu'elle portoit lui imposoit d'obligations. C'étoit l'époque de l'émigration. Alphonsine prit avec son séducteur la route de Coblenz. Bercourt épuisa ses ressources au jeu, et Alphonsine partit de Vienne avec un soi-disant baron allemand, joueur très-heureux, qui avoit gagné beaucoup d'or à Bercourt, et qui, par reconnaissance, offrit à sa maîtresse de la conduire à Hambourg, où elle désiroit aller pour trouver une amie de son enfance. A Prague, le baron joua comme à son ordinaire, et gagna beaucoup. Ce gain servit de prétexte à une escroquerie. Il restoit à Alphonsine un solitaire de la valeur de six mille francs, présent de son mari, le joueur se le fit prêter pour assortir la parure dont il vouloit faire cadeau à la jeune émigrée, et le solitaire rendu ne fut qu'un diamant faux. En proie à la misère, Alphonsine tomba dans le dernier degré de l'avilissement, elle devint fille publique.

Le défaut d'espace nous empêche de mettre en parallèle la conduite exemplaire d'Eudoxie.

Le premier volume est composé de lettres; dans le second, l'auteur rapporte seul les faits, et devient l'historien de son héroïne. Ce roman repose sur un fond de vérité. Eudoxie naquit dans le Berri, et fut mariée à un gentilhomme breton, qui perdit la vie à la tête d'une colonne de vendéens. Revenue dans sa patrie, elle épousa, à la sollicitation de son père, qui se reprochoit d'avoir trop influé sur le premier choix, M. de Montigny, devenu veuf d'Alphonsine. Celle-ci couverte de haillons et mourante, étoit revenue d'Allemagne, pour se jeter aux pieds de son époux.



#### FIN DU DINER A REBOURS.

Je vous laissai un peu brusquement l'autre jour, mes chers lecteurs, et je ne terminai pas l'histoire que j'avais commencée. J'étois à table, et j'avalai une partie de ce que je devois vous dire.

J'y reviens pour vous apprendre ce que vous aurez soupçonné : c'est que ce diner d'écrévisse, ce M. de Pontoise, ce Jean Farine enfin, n'étoit qu'un jeu, une gageure.

Il y eut un docteur qui s'approcha du convive, et qui, d'un ton fort sérieux, lui dit qu'il pourroit bien se sentir du tour qu'il venoit de jouer; que, parier ainsi aux dépens de son estomac, n'étoit pas sans de graves inconvénients, et qu'il lui conseilloit en conscience de mettre ordre à ses affaires.

Il citoit à l'appui de ses craintes et de son ordonnance, ce



pauvre ouvrier qui , dernièrement , avoit péri pour avoir mangé une demi-douzaine d'œufs durs , en sautant sur un pied.

Notre convive fit d'abord semblant d'en rire ; mais toutefois il prit sa canne , son chapeau , ses gants , et se mit à courir à belles jambes , afin de faire passer son diner.

Je l'ai revu hier au spectacle. Il avoit la figure un peu dé faite , et n'étoit pas encore revenu de sa peur.

Je crois qu'il ne lui prendra plus envie de faire de révolution dans les diners ; et que , revenant au vieux système , il commencera tout bonnement par le potage , pour finir par le dessert.

LE RÔDEUR.

COUPLETS

*Chantés au Mariage de Mademoiselle Aglaé P\*\* , avec  
M. P\*\* , son cousin.*

AIR : *Mon amour est une folie.*

Aglaé , depuis son enfance ,  
Avoit du goût pour son cousin :  
La cousine , à ce que l'on pense ,  
Ne déplaçoit pas au cousin.  
Enfin , voici que l'amour lance  
Ses traits dans le cœur du cousin ;  
Bientôt l'hymen , d'intelligence ,  
Unit la cousine au cousin.

Dans leurs yeux , je vois le présage  
Que toujours ils seront cousins ,  
Que jamais le moindre nuage  
N'obscurcira leurs jours sereins.  
Le ciel bénit les mariages  
Entre cousines et cousins.  
On verroit plus d'heureux ménages  
Si les époux étoient cousins.

Les petits-fils du patriarche  
Qui repeupla le genre-humain ,  
Ne virent , en sortant de l'arche ,  
Que des cousines , des cousins :  
Chaque cousin , à sa cousine ,  
Avec transport offrit sa main :  
Messieurs , voilà notre origine ;  
Nous descendons tous d'un cousin.

Par le Colonel POULTIER.

Ayuntamiento de Madrid





*Une Petite-Maitresse avec sa Femme-de-Chambre et sa Lingère.*

Qui donc entre à cette heure chez moi ?

— Pardon , madame , j'ai cru que vous aviez sonné.

— J'ai cru ! En vérité , Justine , vous faites depuis quelque temps votre service auprès de moi d'une manière horrible.

— Il est deux heures. . . . et je pensais que madame. . . .

— Taisez-vous. Vous êtes une maladroite. Vous me réveillez sans motif , vous ne m'épargnez aucune visite fâcheuse ; et les gens que je ne reçois jamais que dans mon anti-chambre , parviennent maintenant jusqu'à mon boudoir. . . . . cela est effroyable !

— Je suis désolée. . . . mais déjà deux fois M<sup>lle</sup> Lucas est venue , et c'est pour la troisième. . . .

— Qu'est-ce que c'est que M<sup>lle</sup> Lucas ?

— C'est la première demoiselle de M<sup>me</sup> Simon.

— Comment , on a envoyé deux fois de la part de M<sup>me</sup> Simon , et vous n'avez point fait entrer ?

— Il n'étoit encore que dix heures. . . . . et je craignois. . . . .

— Cette fille me fera mourir. Impertinente. Faites donc entrer. M<sup>me</sup> Simon envoyer trois fois ! Que j'ai d'indignes gens ! . . . . Approchez , M<sup>lle</sup> Lucas , approchez. . . . . je suis désespérée.

— Madame est fort bonne. . . .

— Que m'apportez-vous ?

— Les *fichus-mentilles* que madame a commandés.

— Ils sont charmans ! Ne suis-je pas convenue du prix avec M<sup>me</sup> Simon ?

— Oui , madame , 10 louis les deux.

— Ecrivez , Justine : 10 louis. . . . . Je lui avois demandé quelqu'autre chose , il me semble. . . . Des manches. . . .

— Les voici.

— Comment ? Mais ce sont des manches à la *Françoise de Foix*. C'est du renouvelé des grecs.

— Madame est dans l'erreur. Des bouillons en broderies que l'on y a ajoutés , leur donnent une forme tout-à-fait originale. . . . . Et nos dames préfèrent ces manches aux *espagnoles* qui n'ont fait que paroître.

— C'est différent. . . . Et cela coûte ?

— Cent écus.

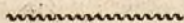
— Ecrivez , Justine. . . . Vous ne me montrez pas de robes , M<sup>lle</sup> Lucas ?

— J'en avois trois lorsque je me suis présentée chez Madame ce matin , et je les ai vendues depuis , l'une à M<sup>me</sup> la comtesse de C. ; les deux autres à M<sup>me</sup> la duchesse de B. . . . Elles étoient d'une belle simplicité.



- Quel en étoit le prix ?  
 — 800 francs chaque , c'étoit pour rien.  
 — Voyez , M<sup>lle</sup> Justine , vous me faites toujours manquer de ces bonnes occasions.  
 — J'ai là un canezou de 20 louis pour la princesse A. . . . Si Madame le vouloit.  
 — Il est divin ! Je vous le paie 25 louis. . . . Et faites-en un pour la princesse beaucoup moins beau.  
 — Nous n'avons rien à refuser à madame.  
 — Ecrivez , Justine : 600 francs. Mais , à propos. . . . Vous ne m'avez point apporté de robes à la *Niobé* , et tout le monde en parle.  
 — Fi donc , madame. Cela paroît depuis quinze jours , et cela *se porte déjà mal*. Pouvois-je vous en offrir ?  
 — Vous avez raison. Que vous reste-t-il dans ce carton ?  
 — Des bonnets à la *Marie Stuart*.  
 — Des bonnets ! Que j'en essaie un. . . . Justine , approchez mon écran. . . . voyons. . . .  
 — Celui-ci vous va à ravir.  
 — Vous trouvez ? . . . . Je garde ce bonnet. Combien me le faites-vous payer ?  
 — 6 louis , madame.  
 — Ecrivez , Justine. . . . Adieu , M<sup>lle</sup> Lucas.  
 — Quoi , madame , vous me renverrez sans prendre une camisole à la *Vaporeuse* ?  
 — A la *Vaporeuse* ! oh , non ; certainement. Le joli nom ! Passez-moi vite cette camisole. . . . Délicieuse ! délicieuse ! . . . C'est décidé , je suis malade aujourd'hui pour garder cette parure négligée. . . . La camisole coûte ?  
 — 5 louis , madame.  
 — Ecrivez , Justine. Adieu , M<sup>lle</sup> Lucas. Justine , vous passerez chez mon intendant pour qu'il acquitte cette note. . . . Et vous , M<sup>lle</sup> Lucas , dites bien à M<sup>me</sup> Simon , qu'elle ne m'oublie pas pour toutes ses nouveautés.  
 — Madame sait trop combien nous sommes intéressés à nous rappeler d'elle.  
 — Justine , je garde le lit. Je suis malade , entendez-vous ?  
 — Madame ne recevra personne.  
 — Au contraire , mademoiselle , tout le monde. . . . Vous êtes d'une gaucherie. . . . Allez donc.

L'OBSERVATEUR.



O U V R A G E N O U V E A U .

*Les Soirées de Société ou nouveaux Proverbes dramatiques*, dédiés à Sa Majesté la Reine Hortense , par M<sup>me</sup>. Victorine M<sup>\*\*\*</sup> , auteur



de *Clotilde, Reine de France*, et du *Rêve allégorique des fleurs*; 2 vol. in-12, prix : 5 francs, et port franc, 6 francs, à Paris, chez S.-C. L'huillier, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n°. 5 bis.

---

M O D E S.

On avoit abandonné les poignées d'herbe et le maronnier; on en porte maintenant. On porte, en outre, de l'acacia, de la giroflée, de l'hortensia, des roses, des boutons de roses, des pois à fleurs, des lis, des bluets, des coquelicots, de l'impériale, des sabots chinois, des pommes du Pérou, de petits œillets, ou trois gros œillets, l'un rouge, l'autre blanc ou jaune, piqué de rouge, et le troisième boiteux, rouge et blanc, rouge et jaune. La blonde commence à figurer au bord des calèches de gros de Naples blanc : on la met très-large. beaucoup de rubans à pois ont été employés pendant quelques jours : les pois étoient vert tendre ou lilas sur un fond blanc. Dans les étoffes écossaises les raies sont aussi, pour l'ordinaire, vertes ou lilas, et le fond blanc. Quelques modistes posent de petites plumes boiteuses rose et blanc sur des chapeaux de paille blanche.

Les coëffures en cheveux les plus nouvelles sont surmontées d'une corbeille de fleurs, ou d'une touffe de cheveux bouclés, qui a pour entourage un cordon de fleurs. Comme l'espace est grand depuis le front jusqu'à l'extrémité de ces coëffures, on met deux bandeaux.

Quelques couturières font des redingotes ou par-dessus de gros de Naples dont le collet est à schall, et dont la garniture consiste en ruches découpées.

On voit quelques canezous de mousseline : pour en serrer les manches longues, ce sont, au haut du bras et au-dessus du poignet, deux rubans rose, qui passent dans de grosses coulisses.

---

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1315.

---

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*